



“ il a réconcilié l'homme avec la guerre. ” Il l'invitait à aller planter l'étendard tricolore sur la tour de Londres. Cette partie de son discours, dictée par la haine la plus prononcée contre l'Angleterre, offrait un luxe de paroles déclamatoires plus dignes d'un rhéteur que du chef d'un gouvernement. Le général Joubert et le chef de brigade Andréossy, présentés par le ministre de la guerre, reçurent à leur tour les félicitations du Directoire ; mais les triomphes de Bonaparte étaient le véritable sujet de tous les éloges, remplissaient tous les cœurs.

En terminant, Barras tendit les bras à Napoléon, et lui donna, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle. Les autres directeurs suivirent cet exemple. Alors le Conservatoire exécuta le *Chant du Retour*, paroles de Chénier, musique de Méhul. Le reste de la séance fut rempli par un discours du ministre de la guerre, dans lequel il célébra les exploits des armées, les triomphes de la République sur ses ennemis intérieurs et extérieurs, et Napoléon, le héros du jour et de la solennité. On remar-

qua que, loin de suivre l'exemple des autres orateurs, Napoléon, dans son discours, avait évité de parler des affaires du temps ; mais cette dernière phrase : *Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre*, resta gravée dans les esprits réfléchis, et parut contenir un sens profond.

Cette réception fut suivie d'un grand dîner où assistèrent les présidents des deux conseils, le corps diplomatique et les principales autorités civiles et militaires. Le président du Directoire y porta plusieurs toasts, auxquels répondit la musique. Napoléon n'y fut pas nommé ; mais le poète Lebrun, qui assistait à ce dîner, improvisa ces deux vers sur lui :

“ Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
“ Il conquit en deux ans mille siècles de gloire ! ”



Le lendemain, Napoléon dîna chez le directeur François de Neufchâteau ; c'était un repas de savants et de gens de lettres. Le général témoigna le plus vif plaisir de cette réunion, en se livrant à tout l'épanchement de l'intimité. Il étonna les convives par la variété et l'étendue de ses connaissances, parla de mathématiques avec Lagrange, de métaphysique avec Sieyès, de poésie avec Chénier, de littérature avec Arnault, de politique avec Gallois, et de législation avec Daunou. Au dessert, Lais et Chéron chantèrent quelques couplets à la louange des vainqueurs de Lodi et d'Arcolé ; enfin, les lettres et les arts apportèrent à l'envi leurs tributs à Napoléon ; David lui offrit, de le peindre, l'épée à la main, sur le champ de bataille...

— Non, lui répondit-il ; ce n'est plus avec l'épée que l'on gagne les batailles. Je veux être représenté calme sur un cheval fougueux.

Cette belle idée, saisie par le grand artiste, produisit par la suite un de ses plus beaux tableaux.

Les deux conseils législatifs donnèrent aussi un dîner à Napoléon ; vint ensuite le tour des ministres. Obligé de subir toutes ces fêtes, il y restait le moins qu'il pouvait ; mais à celle que lui donna son grand amiral, M. de Talleyrand, qui fut remarquable par le goût et le luxe qui y présidèrent, Napoléon demeura davantage. Ce ministre des relations extérieures vint en personne lui faire son invitation, et le pria de déterminer lui-même le jour où il voudrait que la fête eût lieu. Il pria aussi madame Bonaparte de lui donner la liste des personnes qu'elle désirerait y faire inviter.

Cette fête, où l'élite de la société de Paris était réunie, se composa, comme toutes les fêtes d'alors, d'un bal et d'un souper. Nous n'en aurions pas parlé, si elle n'avait donné lieu à un incident assez piquant. Napoléon avait amené avec lui Arnault, auteur de la tragédie de *Marius à Minturnes*. En entrant dans la salle de bal :

— Donnez-moi votre bras, lui dit-il en s'emparant en effet du bras de ce membre de l'Institut ; puis, jugeant que cette préférence devait l'étonner, il ajouta :

— Je vois là bon nombre d'importuns tout prêts à m'assaillir ; tant que nous serons ensemble, ils n'oseront pas entamer une conversation qui interromprait la nôtre.

Voilà donc Napoléon et Arnault circulant bras dessus bras dessous au milieu des danseurs et des curieux ; la foule se groupa bientôt autour d'eux, et les gens dont Napoléon voulait se garder furent justement ceux dont il devint aussitôt la proie. Se voyant bientôt l'un et l'autre cernés par eux, et la conversation s'étant engagée, comme Napoléon avait lâché le bras d'Arnault, celui-ci profita de sa liberté, non pour se promener dans le bal, mais pour se reposer. Il s'assit sur une banquette placée dans le premier salon ; à peine était-il là que madame de Staël vint prendre place à côté de lui.